

Recherches sociographiques



Jacques MATHIEU, *Les dynamismes de la recherche au Québec*

Françoise-Romaine Ouellette

Volume 34, numéro 1, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056751ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056751ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellette, F.-R. (1993). Compte rendu de [Jacques MATHIEU, *Les dynamismes de la recherche au Québec*]. *Recherches sociographiques*, 34(1), 155–158.

<https://doi.org/10.7202/056751ar>

dans lesquelles on retrouve entre autres le secours direct et les travaux publics assumés par le gouvernement québécois sous la Loi de l'aide aux chômeurs et les dépenses de voirie sous la Loi des bons chemins de 1912. Heureusement, l'erreur ne touche pas la question centrale de l'ouvrage mais il demeure que l'auteur aurait pu apporter plus de nuances dans ses commentaires, et ils sont nombreux (p. 77, 78, 80, 81, 104), sur la trop grande orthodoxie financière du gouvernement Taschereau.

Par ailleurs, le titre du livre souffre de deux lacunes majeures: outre son ambiguïté, il n'indique pas bien le contenu de l'ouvrage. Dans *Le mythe de la modernisation du Québec. Des années 1930 à la Révolution tranquille*, qu'est-ce qui est un mythe au juste? La modernisation du Québec des années 1930 à 1960? La modernisation du Québec dans les années 1960? La modernisation tout court au sens où le Québec ne se serait jamais modernisé... ou bien aurait toujours été moderne? Pire encore, le livre ne traite pas vraiment de la période des années 1930 à la Révolution tranquille! Le sixième chapitre balaie le duplessisme, la Révolution tranquille et le Conseil du patronat en neuf pages. Rien d'autre sur l'après-crise. Pas du même calibre que les précédents, ce dernier chapitre laisse l'impression d'être un ajout pour «actualiser» la thèse qui, soit dit en passant, s'intitulait plus correctement *La presse libérale au Québec entre 1929 et 1935*.

Finalement, on aurait pu soigner davantage la présentation des références bibliographiques car on peut déceler plusieurs anomalies et erreurs. Par exemple, même si la bibliographie de ce livre de 123 pages en couvre 18 et comprend 240 titres (dont seulement une cinquantaine explicitement utilisées), une vingtaine d'ouvrages cités dans le texte ou les notes de bas de page ne s'y trouvent pas. De plus, il semble s'être glissé de nombreuses erreurs quant à la date d'édition, à l'ordre des auteurs, etc. Dans la même veine, il était ennuyeux de constater que le seul tableau que j'ai vérifié (tableau 3) comportait deux erreurs de transcription à l'année 1930.

En terminant, rappelons que Couture réussit à démontrer de façon convaincante la présence du libéralisme dans le paysage idéologique du Québec des années 1930, donc d'avant la Révolution tranquille. Il est dommage cependant que son livre comporte des défauts qui auraient pu être facilement évités.

Ruth DUPRÉ

École des Hautes Études commerciales de Montréal.

Jacques MATHIEU (dir.), *Les dynamismes de la recherche au Québec*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, 272 p.

Ce recueil d'articles fait suite au premier séminaire de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN). On y explore l'évolution et le renouvellement des recherches en sciences humaines et sociales au Québec dans le contexte de la modernité. Dans sa présentation, Mathieu situe l'ouvrage dans la continuation logique de précédents bilans de *Recherches sociographiques* (1962 et 1984) et des diverses études qui se sont intéressées récemment aux changements dans le champ

scientifique, du point de vue des chercheurs et des disciplines plutôt que du point de vue des objets de recherche. Malgré la diversité des sujets abordés, les convergences sont nombreuses entre les contributions. Les seize auteurs et auteures proviennent de différentes disciplines mais la majorité sont historiens ou historiennes, ou se placent dans une même perspective historique ou historiographique pour aborder leur sujet respectif.

La première série d'articles porte sur les dynamismes de la recherche d'un angle théorique et disciplinaire. Celui de MÉLANÇON, qui a été choisi pour introduire le recueil, se présente un peu comme une leçon d'épistémologie. L'auteur discute des seuils et des statuts de l'objectivité, remontant au processus de construction des objets de la recherche scientifique (perception, conceptualisation...). Il distingue entre les sciences de la nature et les sciences de la culture en fonction des rationalités différentes qui caractérisent leur démarche respective.

Mathieu, qui a dirigé la publication, réfléchit sur la dynamique d'évolution des recherches sur le passé au Québec. Il souligne que la diversité des traces du passé, l'éclatement des disciplines et la surspécialisation des pratiques vont quand même de pair avec une ressemblance des sujets de recherche d'une discipline à l'autre. C'est aux points de rencontre et aux finalités partagées que Mathieu s'intéresse plus particulièrement, montrant les rapports étroits entre les démarches de recherche et la relation que l'on entretient au passé dans une quête de sens pour répondre aux besoins du présent.

Les articles de COURVILLE et GUILBERT permettent chacun de saisir l'itinéraire d'un champ disciplinaire, en rapport avec les influences multiples qui ont nourri son évolution. Courville nous parle de la géographie à travers ses principaux courants et écoles illustrant clairement comment la multidisciplinarité est partie intégrante de la démarche géographique. À propos du folklore et de l'ethnologie, disciplines apparentées qui ont longtemps évolué en parallèle, Guilbert rappelle les principaux courants internationaux et les concepts qu'ils ont apportés ou utilisés. Elle rappelle aussi, pour le Québec, la trajectoire intellectuelle de Marius BARBEAU et, en particulier, d'Elli KONGAS-MARANDA. Elle souligne les débats sur la question de l'identité et du parcours culturel de l'immigrant et les perspectives ouvertes du côté de l'étude de l'interculturalité. Plus loin dans le livre, un court article de RAMIREZ sur l'approche historique des communautés ethnoculturelles fait écho à ces thèmes.

Dans un essai que j'ai trouvé particulièrement intéressant, construit autour de la présentation de ses concepts et hypothèses de travail, LÉTOURNEAU propose une archéologie du récit savant sur l'histoire du Québec moderne. Il met en cause les productions idéologiques et scientifiques des trente dernières années et l'histoire qu'elles ont construite à partir de l'idée d'une rupture avec la tradition, une tradition réifiée, utilisée comme marqueur identitaire. Abordant la science comme un discours, il relève la dimension normative du discours de la technocratie et de son roman mémoriel. L'invention du Québécois du passé (traditionnel, intuitif, irrationnel...) appuie, par la négative, celle du Québécois moderne. Or, il devient impensable d'envisager ce dernier dans sa complexité polymorphe, car la communauté identitaire québécoise est définie en refoulant les dimensions symboliques et imaginaires de l'expérience vécue, en ne reconnaissant dans l'expérience du Québécois moderne que les dimensions relevant d'un pensable technocratique, rationnel et pragmatique.

Les autres articles du recueil ont été répartis en trois sous-groupes: des articles portant sur les contextes socioculturels de la recherche, d'autres se rattachant à des courants de production sur les représentations, les identités, les valeurs..., enfin trois articles mettant plus nettement de l'avant l'internationalisation du savoir.

Le contexte actuel du développement scientifique au Québec est analysé de façon critique par Normand SÉGUIN. Il interprète le discours officiel sur l'excellence comme traduction d'un objectif de qualité et de compétitivité mais également comme un discours sur la rareté, rareté soumise à la régulation des rapports de marché. Discutant des stratégies subventionnaires et de leurs effets pervers, l'auteur constate le déséquilibre qui tend à s'installer entre les exigences de performance et l'idéal de qualité qui est, en principe, promu par des organismes tels que le Fonds F.C.A.R. Les principaux problèmes et enjeux liés au financement de la recherche sont posés dans cet article (sélection accrue, internationalisation des pratiques, division sociale du travail scientifique, rôle social de l'Université, etc.). De son côté, OUELON aborde l'interface entre sciences et société de façon essentiellement pragmatique, à propos de la linguistique. Il examine les possibilités et les avantages de recherches universitaires plus appliquées, utilitaires et ouvertes aux partenariats. Sans nier que les conditions actuelles du financement et de l'orientation de la recherche comportent des risques sociaux et scientifiques, l'auteur se concentre sur les moyens « de tirer notre épingle du jeu ».

La muséologie devient progressivement un champ scientifique autonome. Les différents acteurs en cause, notamment le public, affectent son apport spécifique à la production des savoirs, à leur transmission et à l'élaboration d'une mémoire. Corollaire de cette autonomisation, par ce qu'on pourrait appeler un « effet de champ », des spécialistes d'autres disciplines font maintenant du musée leur objet d'étude. GRANDMONT rappelle brièvement l'évolution de la pratique muséologique comme lieu de transmission des connaissances, en position de médiation entre l'État et l'Université.

Marcel FOURNIER parle aussi du contexte socioculturel de la recherche, mais en s'intéressant aux rapports entre les stratégies du pouvoir et les représentations du savoir. Il étudie un épisode du développement scientifique marquant symboliquement l'entrée du Québec dans la modernité et l'affirmation de la science contre la tradition: le projet d'édification des locaux de l'Université de Montréal sur le Mont-Royal, depuis son élaboration au cours des années 1920 jusqu'à l'inauguration de l'édifice en 1943. Le déroulement de ce projet est mis en rapport avec le mouvement de réforme de l'enseignement supérieur, les objectifs gouvernementaux de francisation et les divisions des élites francophones clérico-nationalistes et libérales. L'auteur souligne entre autres les éléments discursifs et architecturaux qui exprimaient alors l'idée d'une université moderne.

Sur un autre ton, dans un style différent d'approche du social, MAILHOT introduit une réflexion sur les rapports entre la littérature et l'engagement social en considérant la trajectoire de la revue *Liberté*. Celle-ci (et la génération qu'elle a ralliée au départ) est associée à une rupture, à « un mouvement ponctuel et durable de libération, qui précède, accompagne et dépasse la Révolution tranquille » (p. 153). Cependant, contrairement à d'autres revues comme *Cité libre* ou *Parti pris*, *Liberté* a toujours constitué un espace essentiellement littéraire, faisant de la littérature son action plutôt qu'une illustration d'orientations politiques.

L'histoire de la médecine au Québec est invoquée par André PARADIS comme illustration des problèmes que pose à l'historien la construction de son objet. L'historien de la médecine ne peut interpréter le discours des médecins du passé que s'il parvient à saisir leurs logiques respectives et la logique de leur temps; il est en même temps guidé par un système d'intelligibilité construit dans le présent, dans un cadre institutionnel précis. Insistant sur

l'écart entre une réalité complexe et ce que la pensée parvient à en saisir, Paradis fait de la reconnaissance de cet écart une dimension fondamentale de la démarche historique.

Dans le domaine de l'histoire des sciences, ROUSSEAU fait l'analyse d'un cas concret d'articulation entre discours marchand et discours scientifique, celui de la mise en marché de la ceinture électrique au début du siècle. Il étudie les représentations culturelles et les discours sur l'électricité et le corps qui accompagnent cette commercialisation publicitaire de la maladie. Cet exemple témoigne d'un investissement dans une culture du corps accordée aux valeurs modernes de travail, puissance et rendement (corps-machine, corps-moteur).

À la suite des pages déjà mentionnées de RAMIREZ sur l'historien et les minorités ethnoculturelles, les trois articles qui clôturent l'ouvrage sont identifiés explicitement comme provenant de jeunes chercheurs et seraient regroupés parce qu'ils abordent leur sujet plus directement en regard de l'internationalisation du savoir. Toutefois, chacun aurait pu aussi bien être associé à une autre section de l'ouvrage. GIROUARD synthétise la question du genre et de la production scientifique féministe en histoire, du point de vue de ses enjeux épistémologiques. Son article, comme d'autres, soulève les problèmes de l'objectivité et de la construction de l'objet. TREMBLAY reconstitue le développement de l'histoire des techniques et, à cet égard, son article s'apparente aux autres du recueil qui retracent l'évolution d'une discipline. Enfin l'article de SEMUJANGA sur les littératures francophones a en commun avec celui de Mailhot de parler des rapports entre littérature et engagement et, comme celui de Grandmont sur la muséologie, il porte sur l'autonomisation progressive d'un champ de production culturelle.

En bref, cet ouvrage collectif intègre dans une mosaïque cohérente des contributions très diversifiées dont les apports à la compréhension du champ scientifique québécois sont cependant inégaux. Cette collection organisée de fragments provenant de lieux divers de production scientifique forme une configuration originale. Elle rend incontournable la prise en considération des convergences qui caractérisent actuellement les dynamismes de la recherche au Québec et invite à en explorer la portée par rapport aux tendances à la surspécialisation et à la fragmentation des savoirs.

Françoise-Romaine OUELLETTE

Institut québécois de recherche sur la culture.

Nicole GAGNON et Claude BEAUCHESNE, *Le programme de sciences humaines au collégial : perspectives critiques*, Québec, Laboratoire de recherche en administration et politique scolaires, Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval, 1991, 124 p. (Les cahiers du LABRAP, Études et documents, 9.)

Cet écrit s'ouvre sur ce que l'auteure, Nicole Gagnon, appelle une « Conclusion introductive: La culture secondaire et l'autonomie du collégial ». Elle y fait l'apologie de cette culture dite secondaire, celle que véhiculait l'ancêtre des cégeps, soit le cours classique. Elle avait pour but la formation de l'esprit à travers, citant Durkheim en exergue, des « objets